

## PICHÉ, SARA (1861-1925)

PICHÉ, Sara, enseignante, responsable de la discipline des filles à l'Institut Feller, colportrice, née à la côte Sainte-Marie (Sainte-Monique) le 8 mars 1861, et décédée à Lowell, Massachusetts, le 4 novembre 1925. Inhumée dans le cimetière de Grande-Ligne (sans stèle).



Sara est la fille de Pierre Piché (1817-1892) et d'Émelie Filion (1823-1901) qui se sont épousés en 1839 à la paroisse catholique de Saint-Augustin à quelques kilomètres de là. Pierre gagne sa vie comme cultivateur et menuisier ; il habite la côte Sainte-Marie qui fait partie de Sainte-Monique (incluse aujourd'hui dans Mirabel).

La conversion des Piché de Sainte-Monique se produit sur deux ans environ. C'est vers 1851 qu'un colporteur de Bibles leur donne ou leur vend un Nouveau Testament que le père comme les enfants se mettent à lire. En 1853, Basile Piché père et fils de la côte Saint-Jean et Pierre de la côte Sainte-Marie toutes deux de Sainte-Monique adhèrent au protestantisme avec leur famille et constituent le noyau de la paroisse de Belle-Rivière avec Octave Carrière, Isidore et Basile Groulx<sup>1</sup>. Il est intéressant de noter ici que trois de ses filles seront colportrices, La première, Dosithée, (voir sa biographie) a huit ans quand son père devient presbytérien, Henriette, six ans, mais la troisième, Sara, n'est pas encore née<sup>2</sup>.

Elle viendra au monde le 8 mars 1861 dans le rang Sainte-Marie. Elle y va à l'école et on la retrouve avec ses parents dans le quartier Saint-Louis au recensement de 1871. On remarque qu'Édouard Cornu fait partie du ménage et fréquente justement l'école normale. Il est probable que Sara suivra son exemple, car elle semble intéressée très tôt par l'enseignement. À moins d'erreur, c'est bien elle qui, à quinze ans, prend en charge à Montréal une classe d'une trentaine d'élèves rattachée à l'église de la rue Craig (de la Société missionnaire franco-canadienne)<sup>3</sup>.

Elle s'est ensuite inscrite à l'Institut Feller et y a suivi des cours pendant plusieurs années, expliquant ainsi son passage à l'Église baptiste de presbytérienne qu'elle était. De là,

---

<sup>1</sup> Sur ce point voir le *Bulletin* n° 28 p. 6-7.

<sup>2</sup> Alors que Dosithée a bien fait du colportage et a été évangéliste pendant 27 ans pour les presbytériens, Dominique Vogt-Raguy dans son étude attribue à Sara treize longues années de colportage (1888-1902) pour la Société missionnaire de la Grande-Ligne. En réalité, elle n'a fait du colportage que durant cinq étés comme nous le verrons. Il s'agissait essentiellement d'une enseignante dans des situations missionnaires. On pourrait tout aussi bien dans ce cas parler de ses quelque 20 ou 25 ans, compte tenu de ses tâches d'enseignement mal connues avant 1888. De plus, signalons ici le cas de sa sœur Henriette (1847-1930) qui a épousé le pasteur méthodiste Henry Meyers (1815-1897) et qui a surtout œuvré dans les Cantons de l'Est. Veuve, elle tiendra à Montréal, selon le recensement de 1901, une maison de pension et, en 1903, fera du colportage dans la ville pour le pasteur Halpenny. Indication sans doute que, pour les franco-protestants de l'époque, laïcs comme pasteurs, la confession religieuse importait peu, selon Richard Loughheed.

<sup>3</sup> Sa sœur Dosithée Piché-Côté est déjà mariée et doit s'occuper à ce moment-là de quatre enfants en bas âge.

elle s'est formée à école normale de McGill. Nous savons qu'en 1881, elle est institutrice et qu'elle a enseigné dans plusieurs écoles pendant les années suivantes<sup>4</sup>.

Le Rapport de la Mission de la Grande-Ligne du début de 1889 lève le voile sur son passé comme nous venons de le faire et il nous apprend qu'au cours de l'année 1888-1889, elle enseigne le français, l'histoire du Canada et la géographie, ainsi que certains cours élémentaires à l'Institut Feller en plus d'être responsable disciplinaire (*matron*) de la section des filles. Elle continue l'année suivante, sauf qu'elle laisse la tâche de surveillance à madame Massé, épouse du directeur G.-N. Massé (voir sa biographie). Le 31 janvier 1890, la section ancienne du bâtiment est complètement détruite par le feu. Avec la perte de nombreux objets au passé significatif et de la documentation. On récolte des fonds et on fait des plans en espérant que le nouvel édifice sera prêt pour octobre. Au recensement de 1891, elle y est toujours<sup>5</sup> et le restera des années encore.

Le colportage est une tâche difficile et n'apporte pas toujours des satisfactions pour les missionnaires. On espère que les semences mises en terre porteront fruit plus tard. Aussi, bien des colporteurs ou colportrices n'acceptent cette fonction que pour moins de cinq ans, le plus souvent. Sara va la combiner avec sa tâche d'institutrice. Durant ses vacances, elle enseigne encore... ailleurs. Souvent, on n'avait que l'été pour instruire les enfants à certains endroits, soit parce qu'ils travaillaient à la ferme ou tout simplement parce que l'église ne disposait pas d'institutrice en cours d'année.

Ainsi, à l'été de 1892, elle enseigne à Maskinongé<sup>6</sup> et fait du colportage dans les environs quand elle n'est pas en classe. L'année suivante, c'est à Ottawa qu'elle travaille principalement comme colportrice, semble-t-il. À l'été 1894, les baptistes tentent une percée à Saint-Eugène, en Ontario, près de la frontière du Québec, et elle œuvre en compagnie de Miss Frith. Elle signale que bien des gens ont conservé les livres qu'elle leur avait vendus, malgré les récriminations du clergé.

À l'été 1895, c'est à Québec qu'elle se rend pour soutenir une communauté qui s'y installe. Plutôt que de construire à neuf, l'église avait acquis un bâtiment cette année-là qui servait à la fois de chapelle, de salle de classe et de résidence pour le missionnaire en fonction, L.-R. Dutaud (voir sa biographie). Dans un premier temps, on rejoint aussi des anglophones. C'est le cas de l'école dont la responsable est mademoiselle Carrie Bullock, la

---

<sup>4</sup> C'est ici que les dates et les précisions sur ces divers endroits nous font cruellement défaut.

<sup>5</sup> Enregistrée à Saint-Valentin, car Saint-Blaise-sur-Richelieu ne sera créé qu'en 1892 à partir de détachements de trois paroisses existantes : Saint-Jean-l'Évangéliste (une partie de Saint-Jean-sur-Richelieu), Sainte-Marguerite-de-Blairfindie (L'Acadie) et de Saint-Valentin. Le même recensement l'inscrit aussi à Sainte-Monique avec ses grands-parents. Il faut croire que c'était là qu'elle avait gardé un pied à terre quand elle n'était pas à Feller.

<sup>6</sup> L'église de Maskinongé était née d'une controverse sur l'emplacement de l'église. La rivière divise le village en deux. Un emplacement situé à l'est est d'abord accepté puis refusé devant une offre plus alléchante à l'ouest. Les fidèles de l'est se dépêchent de construire leur église et disent qu'ils ne paieront pas pour l'église de l'ouest. Des pasteurs baptistes s'y présentent. Plusieurs dissidents envoient leur abjuration au curé. Le 25 août 1892, l'église est formellement reconnue comme une communauté baptiste. La Mission de la Grande-Ligne continue de la soutenir par la suite.

filles du pasteur (voir sa biographie). Elle travaille tout l'été comme colportrice afin de mettre en place une classe qui jouera un rôle missionnaire. Voici comment les choses se sont passées d'après son rapport.

Je me rendis à Québec pleine d'espoir, et encouragée par ce que j'y avais fait. J'ai visité près de 500 familles, desquelles j'ai pu rassembler 49 élèves, 15 étaient des juifs, 3 étaient des protestants francophones, et les autres des catholiques, garçons et filles de 7 à 14 ans. Notre école était proche, nous offrions d'enseigner l'anglais moyennant un faible coût. Tout semblait donc parfait, les parents me saluaient dans la rue, les enfants m'y abordaient pour me parler, et le reste à l'avenant.

Je me croyais bien accueillie par tous jusqu'à l'ouverture des classes en septembre. C'est alors que les prêtres se mirent à prêcher contre notre école, et les journaux locaux prévinrent leurs lecteurs contre l'école baptiste ; en deux jours tout mon travail d'approche a été anéanti, de sorte que même ceux qui étaient venus avec leurs parents pour s'inscrire se retirèrent pour aller chez les sœurs grises ou les frères.

Elle retourne voir les familles pour les persuader de lui confier ses enfants. À la fin, elle en avait retrouvé 25 dont 2 catholiques seulement. L'existence de l'école a quand même eu des répercussions puisque les catholiques ont ouvert deux écoles anglaises tout proches, dont une dans la même rue que celle de la Maison de la mission et une autre, pas loin. C'est donc évidemment une activité missionnaire où l'anglais domine. Carrie Bullock y est l'enseignante en titre.

Durant cet été à Québec, elle fait un peu de colportage, vend des livres et des brochures. Elle visite tous ceux qui assistent aux services dans la chapelle et elle se rend même à l'hôpital voir un ancien de l'Institut Feller. Elle quittera au début d'octobre pour reprendre ses cours à l'Institut où elle enseigne l'histoire du Canada et la géographie tout en étant responsable de la discipline pour les filles. Il n'y a aucune trace qu'elle ait fait de



l'enseignement ailleurs ou des activités de porte-à-porte à l'été 1896 ni les années suivantes. En somme, elle n'a fait du colportage que durant quatre étés, 1892 à 1895. On est loin des treize ans que lui attribue Vogt-Raguy.

Elle continue d'enseigner à l'Institut Feller. En 1898, on publie dans le Rapport annuel les photos de tous les missionnaires. C'est ainsi qu'elle est bien identifiée aux côtés des autres dirigeants, G.-N. Massé, directeur, Arthur Massé (son fils), assistant, madame Arthur Massé, directrice des filles et Sara Piché, responsable de la discipline des filles. On dit qu'elle avait de la poigne et du caractère. Elle continue d'être active jusqu'à sa démission à la fin mai 1901<sup>7</sup>.

Elle n'est pas restée sans rien faire ensuite. Selon le rapport annuel paru au 1<sup>er</sup> octobre 1904, elle est passée à Shawinigan Falls (Mauricie) comme institutrice. Henri Brouillet y avait ouvert une école missionnaire en 1900 et c'est elle qui y a enseigné les trois dernières années, donc depuis octobre 1901.

---

<sup>7</sup> Rapport annuel 1902, « Feller Institute », p. 11. C'est mademoiselle St James qui l'a remplacée à la rentrée. Le bâtiment est reconstruit pour lui donner la forme définitive qu'on lui connaît avec ses deux ailes parallèles. L'école rouvre le 2 octobre avec 180 élèves et il a fallu en refuser.

Elle fait le point sur sa nouvelle situation. Son témoignage a d'abord paru en mai 1904 dans le *Grande-Ligne Messenger* que le rapport annuel a repris. Elle dit qu'avec trois écoles catholiques pour les garçons et autant pour les filles, elle n'aurait jamais cru que l'école missionnaire aurait pu recevoir des enfants. En septembre, sa classe déborde au point où elle a besoin d'aide. Elle l'obtient d'une jeune fille... pour quatre mois jusqu'à ce qu'elle se marie. Par chance, elle en recrute une autre qui tient jusqu'à fin de l'année scolaire. Il y a eu des cas de scarlatine, d'oreillons et autres maladies, mais on a fait avec. Les dames de l'endroit ont pourvu les cadeaux de Noël et les prix de fin d'année. Le salaire de l'enseignant a presque été entièrement couvert par les frais demandés aux élèves. Elle avait invité les parents trois fois durant l'année. Ils s'étaient présentés en soirée, plus par curiosité qu'autrement, pour voir ce qu'une enseignante protestante pouvait faire.

Pourtant, Sara explique comment, au printemps 1904, le clergé local s'y est pris pour faire disparaître cette école missionnaire.

Après avoir épuisé tous moyens pour faire fermer l'école, le clergé l'a finalement dénoncée du haut de la chaire et a déclaré que tous ceux qui y envoyaient leurs enfants se verraient privés de la communion pascale. Les amis de l'école en furent troublés. Certains, effrayés, retirèrent leurs enfants alors que d'autres firent savoir qu'ils continueraient de les y envoyer, sacrement ou pas. Cette réaction frondeuse de la part de six ou sept familles respectables fit à son tour peur au clergé. Par crainte que l'expérience de Maskinongé ne se renouvelle, il trouva le moyen de contourner la difficulté. Le curé fit savoir que, dans le temps de Pâques, un prêtre étranger viendrait l'assister, et si certains ne voulaient pas se confesser à lui, *pour une raison ou pour une autre*, ils pourraient s'adresser à lui sans crainte. Les rebelles comprirent le message, suivirent cet avis, reçurent les sacrements, et continuèrent d'envoyer leurs enfants à l'école<sup>8</sup>.

Grâce à ces manœuvres, le clergé avait finalement atteint son but. En effet, devant une telle opposition, les parents catholiques avaient presque tous retiré leurs enfants de l'école de sorte que le Bureau de la mission s'est vu contraint de la fermer, ne pouvant la laisser ouverte pour si peu d'élèves<sup>9</sup>. Sara Piché est donc retournée à l'Institut Feller en octobre 1904, reprenant son rôle de préfète de discipline pour les filles et y enseignant comme auparavant. Ce sera sa dernière année, car fin mai 1905, elle aura donné sa démission de l'institution, après quatorze ans de présence active.

Elle a 44 ans et semble vouloir donner une pause à sa carrière. Pour deux ans à partir de là, nous n'avons pas de trace d'une activité missionnaire quelconque. Elle habite Montréal et fréquente à n'en pas douter l'église de L'Oratoire (rue Jeanne-Mance). Elle y est probablement active et soutient le pasteur. C'est là qu'elle fait la rencontre de Damase-Henri Laporte (1847-1929). Il s'agit d'un agent d'immeubles à Lowell, Massachusetts, sans doute de passage dans la métropole. Il est de quinze ans plus vieux qu'elle. Ils s'épouseront à l'église le 31 octobre 1907 et partiront peu de temps après pour les États-Unis.

---

<sup>8</sup> Rapport annuel 1904, p. 24.

<sup>9</sup> La Mission n'avait pas pour autant abandonné ce secteur. Messieurs Hélie et Robert ont continué d'y faire du colportage au cours de l'été en espérant que les graines semées par l'enseignante puissent un jour germer et sortir de terre.

On la retrouve sans profession au recensement de 1910 et comme femme mariée dans les annuaires de Lowell ou autrement. Cependant son mari est identifié comme peintre par la suite. C'est une forme de retraite pour elle. On ne sait si elle a été active ou non dans cette ville où de nombreux immigrants canadiens-français avaient élu domicile. C'est là qu'elle va décéder le 4 novembre 1925, quatre ans avant son mari. Elle a demandé d'être enterrée au cimetière de Grande-Ligne aux côtés des autres ouvriers, proche du collège où elle avait œuvré si longtemps. Curieusement, nous n'avons pas retrouvé de stèle à son nom dans le cimetière. De son côté, son mari sera probablement inhumé dans la ville de Lowell où il avait vécu et travaillé pendant des années<sup>10</sup>.

31 octobre 2020

Jean-Louis Lalonde

### Sources

Indications généalogiques de l'arbre franco-protestants dans Ancestry.ca

Rapports annuels de la Mission de la Grande-Ligne, 1885-1907

E.R. Fitch, *The Baptists of Canada*, Toronto, Standard Publishing, 1911, p. 207, 215, 219, 226.

Dominique Vogt-Raguy « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes. Ici, p. 316, 326, 328, 454, 486-87, 631, 636, 714, 754, ann 24, p 7, 27

---

<sup>10</sup> Sa nécrologie est sûrement parue dans le journal *L'Aurore*, mais l'année 1925 nous est pour l'instant inaccessible.